

avala une gobe d'imprimeur. Le comte après avoir lampé son chapeau se redressa et se rejeta en arrière dans sa chaise. Il s'essuya le menton, descendit sa veste et fixant des regards perçants sur Cléophas il lui dit :

— Il y a quelques minutes je vous ai demandé si vous étiez capable de tatouer une image sur le corps d'un individu. Vous m'avez répondu que vous aviez du talent pour ce genre de dessin. Voici ce que j'ai à vous proposer. Voulez-vous que je fasse votre fortune ?

Voulez-vous en trois ou quatre jours gagner assez d'argent pour vous acheter une terre et vous établir confortablement dans quelque paroisse du Nord de Montréal ?

— Avant de vous répondre, monsieur, j'aimerais savoir à qui j'ai affaire. Voulez-vous me dire votre nom, s'il vous plaît ?

— Pour des raisons que vous saurez plus tard, vous devez ignorer qui je suis. Qu'il suffise de vous dire que j'ai assez d'argent pour vous payer.

Le comte ouvrit son porte-feuille et montra à Cléophas une liasse de billets au montant de six ou sept cents piastres.

Cléophas en voyant cette fortune ouvrit les yeux et sa vue commença à s'égarouiller.

— Diable ! mon ami, dit-il, vous me paraissez assez coppé. Je vois que j'ai affaire à un particulier un peu swell. Expliquez ce que vous voulez de moi.

— Avec ceux qui me servent bien je ne me montre pas coibonnier. Avant d'entrer dans les explications de mon plan, je veux m'assurer de votre discrétion. Vous allez me jurer votre grande conscience du bon Dieu que vous ne soufflerez pas un mot à qui que ce soit de ce que je vais vous dire.

— Je vous donne ma parole de gentilhomme et je vous jure ma grande conscience du bon Dieu.

Le comte reprit : Êtes-vous capable de trouver un enfant de six ou sept ans, bien portant, appartenant à quelque famille de pauvres gens. Un enfant qui consentirait à se faire adopter par une des familles les plus riches de Montréal. Je veux le consentement des parents : L'enfant une fois donné, il n'y aura plus de revenez y.

— Je pense que j'ai votre affaire, dit Cléophas. Justement. Il y a le père Sansfaçon, le charretier de la stand de l'Église Bonsecours qui pourra vous passer son petit Pite. Le bonhomme a passé au feu dernièrement. Tout son agrès à péri et maintenant il roule au quiers pour un de ses amis.

— Cet enfant, il me le faudra pour cet après-midi. L'affaire presse. Une fois que je serai en possession du petit garçon je vous compenserai \$100 cash.

— Tenez, monsieur, si vous voulez m'attendre ici cinq minutes, je vais aller cri le père Sansfaçon.

— Bon. Partez et revenez au plus vite.

— Avant de partir, je paie quel que chose, dit Cléophas qui sortit de sa poche le billet de dix piastres que le comte lui avait donné sur le quai.

Cléophas se colla une grosse carabine dans le fusil et sortit du restaurant de la mère Gigogne.

Dix minutes après le roulement d'une voiture se fit entendre sur le pavé raboteux de la petite rue St. Vincent. Cléophas et le père Sansfaçon entrèrent dans l'estaminet.

Le vieux charretier, après s'être rincé la dalle deux ou trois fois avec Cléophas, écouta la proposition du comte.

Le bonhomme voulut savoir le nom de la personne à qui il devait confier son fils.

Le comte refusa et eut raison des objections du charretier en lui donnant deux billets de \$10.

— En fin de compte, dit le père Sansfaçon, vous paraissez faire de l'argent comme du poil. Je ne crois pas que mon petit garçon aie de la misère chez vous. Je vais vous l'envoyer.

Pendant cette conversation une voix stridente se fit entendre dans la rue. C'était un gamin qui criait : Une cent pour le *Vrai Canard* ! la *Patrie* ! le *Nouveau-Monde* !

— Tiens, dit le père Sansfaçon. Ça s'adonne l'y bien. C'est la voix de mon Pite.

Le vieux sortit de la maison et courut après le gamin qui rentra avec lui chez la mère Gigogne.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 17 AVRIL 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Éditeurs. *Greenback* reçus au pair.

Adresse : H. BERTHELOT & Co. Boite 214 P. O. Montréal.

DEMENAGEMENT.

Notre bureau est maintenant au No. 141 rue Notre-Dame, en face du Palais de Justice.

UNE IDEE DE CANARD.

Un auteur français, Louis Blanc, a dit dans un de ses ouvrages : Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire !

S'il est un pays dans l'univers dont les annales soient arides pour la plume de l'historien, c'est sans contredit le Canada.

Lisez Garneau, l'Abi Ferland et Bibaud, vous n'y trouverez point une page d'un intérêt palpitant. Vous y chercheriez vainement le récit d'une révolution sanglante comme celle de 89, ou d'un massacre comme celui de la St. Barthélemi, d'une peste comme celle qui ravagea l'Europe de 1348 à 1350, de régicides comme ceux commis

par Jacques Clément, Ravaillac et Louvel.

Vous n'y trouverez pas non plus de grandes guerres comme celles entreprises par Annibal, César, Gustave-Adolphe, Louis XIV et Napoléon.

A quoi se résument nos fastes militaires ? A la bataille des plaines d'Abraham où les deux généraux commandant les armées ennemies se sont fait casser la mar-goulette, à l'engagement de Carillon ou l'escumouche de Chateauguay où les canadiens ont eu trois soldats tués et six de blessés ?

L'histoire du Canada ne nous offre aucune de ces grandes boncheries qui nous font venir les cheveux épiés sur la tête. Sur le théâtre de notre histoire la scène ne nous montre que des personnages presque inoffensifs, les drames ne sont pas corsés, l'intérêt languit et le spectateur baille.

M. Gerin Lajoie, un de nos meilleurs écrivains, ne s'est pas trouvé d'accord avec M. Louis Blanc, qui prétendait que le bonheur des peuples consistait à ne pas avoir d'histoire.

Dans sa chanson populaire il a dit :

S-tu vois mon pays,  
Mon pays malheureux.

Malheureux, oui, M. Lajoie malheureux, est la seule épithète que vous pourriez donner à notre pays.

Le Canada est malheureux parce qu'il n'a pas d'histoire, parce qu'il n'a aucune tradition sanglante à livrer à la postérité.

C'est précisément cette accalmie dans notre histoire qui rend notre patrie si ennuyeuse.

Nos compatriotes sont dégoûtés du *statu quo* éternel qui pèse sur leur pays.

Tous les jours nous les voyons par milliers émigrer vers la république voisine.

Si nous pouvions faire parler de nous en donnant à l'univers le spectacle de quelque tragédie nationale, si nous pouvions attirer sur nous l'attention des vieux pays par quelque coup à sensation peut être réussirions-nous à faire, à nous connaître de l'étranger.

Comment faire pour rompre la monotonie de notre histoire ?

La chose est bien simple.

Il nous est venu aujourd'hui une idée lumineuse pour rendre ce pays ou ne peut plus heureux.

Cette idée la voici.

Les hommes qui nous gouvernent, qu'ils soient libéraux ou conservateurs, vivent dans une trop grande sécurité.

Une fois rendus dans les hautes sphères du pouvoir ils vivent comme des coqs en pâte. Ils ne se soucient guère des souffrances du peuple sur lequel chaque année ils font peser une taxe nouvelle.

Le peuple est obéré par les exactions de ses ministres et il paie sans murmurer.

Son sort est certainement tout aussi déplorable que celui des serfs Russes.

Le Czar Alexandre II ne fait point peser sur ses sujets un joug plus dur que celui des ministères de Sir John. MacKenzie, Joly et

Chapleau sur la puissance du Canada.

En Europe, où la civilisation est plus avancée, les rois et les ministres craignent plus les décrets de la colère populaire. Le socialisme et le nihilisme arment la main des régicides. Il n'y a pas un roi contre lequel il n'y a pas eu de tentative d'assassinat. Ces conspirations ou liées continuellement contre le pouvoir ont pour effet de créer chez les maîtres du peuple une frayeur salutaire. Le gouverneur ou le ministre, craignant des attentats contre sa vie, est un peu plus content avec ses administrés.

Si sachant entouré d'assassins et exposé tous les jours à être appelé subitement à rendre ses comptes devant celui pour qui le roi et paysan sont égaux, il tient ses affaires de conscience en ordre. Il ne songe pas à piller le coffre à l'état et à commettre des injustices envers le peuple.

Loin de nous l'idée d'approuver les principes et les actions des nihilistes, mais ce que nous aimerions, ce serait de voir en Canada des événements qui attireraient sur nous l'attention de l'Europe, où nous sommes presque totalement oubliés. Pourquoi n'aurions-nous pas des attentats, des conspirations tout comme les Russes les Prussiens, les Espagnols et les Italiens

Nous n'aimerions pas à voir tomber un de nos gouverneurs ou un de nos chefs de cabinet sous la bal- le ou le poignard de l'assassin. Oh ! non, nos hommes d'Etat ne méritent pas encore ce châtiment pour leurs méfaits. Seulement, histoire de nous signaler à l'attention des nations, nous devrions avoir de temps en temps, un attentat contre nos gouvernants, un attentat, bien entendu, qui n'aurait pas des conséquences mortelles. S'il faut en croire certaines correspondances qui ont paru dans la *Patrie*, il existe parmi nous une association dangereuse de nihilistes. Pourquoi cette société secrète ne nous recréerait-elle pas par une tentative dans le genre de celle du Jardin d'Hiver à St. Peter-bourg ? Quelques bons coups de pistolets chargés à poudre, dirigés contre les ministres, ne pourraient-ils leur faire du bien. Il y aurait alors du nouveau dans nos journaux, le crime aurait un retentissement par de là l'Atlantique ; le Canada, qui ferait parler de lui, serait une nation, quoi !

Ces coups de pistolets chargés à poudre et répétés fréquemment seraient cause que nos ministres se prépareraient à la mort par des conversations sincères. Masson dirait à Langevin : Tous les jours je suis exposé à mourir de mort subite. Je vais reparer tous les actes d'injustice que j'ai commis dans mon département. Je vais renier Sir John s'il est en état à enrichir des *jobbers* sans conscience aux dépens du public.

Langevin ferait résipiscence de crainte de partir trop vite pour l'autre monde. Il restituerait les \$32,000 à Sir Hugh Allan et dirait son *meu culpa*.

Joly, de son côté, ferait vendre